

MARTINE L.

LE JOUR OÙ  
J'AI PU PARDONNER  
LES CRACHATS DE MA MÈRE

*Récit d'Élisabeth Bourgois*



Éditions des Béatitudes

Un jour, j'ai reçu un coup de fil d'une certaine Mireille que je ne connaissais pas. Elle me demandait d'aider une femme, rencontrée par hasard, à écrire son histoire.

« Je n'aurais jamais dû être présente ce soir-là en cette cathédrale de Senlis et pourtant, j'y suis entrée, me dit-elle. Martine déroulait sa vie ! Et quelle vie ! Je n'oublierai jamais ce moment d'intense émotion. J'ai été touchée en plein cœur par ce témoignage bouleversant et authentique. La vie de Martine a été un calvaire et cependant, elle était devant moi, pour témoigner de sa Foi... »

J'ai hésité. Il y a déjà tant de témoignages de souffrance qui paraissent chaque année que je ne voyais pas pourquoi faire un livre supplémentaire. Ne risquait-on pas de tomber, une fois de plus, dans un voyeurisme malsain et stérile ?

J'ai rencontré Martine.

Nous avons marché des heures, les pieds dans le sable de dunes sauvages et silencieuses. Nous avons tiré les sandwiches du sac et admiré la mer tout en mangeant... instants précieux d'une nouvelle et étrange complicité entre deux femmes que tout sépare. Avec simplicité et confiance, elle m'a raconté sa vie de souffrance et m'a offert son message d'espoir.

Moi qui n'ai connu que l'amour maternel dans une famille nombreuse et unie, j'ai été « choquée » par ce que j'ai découvert. Mes nuits ont été hantées par des violences que je n'aurais jamais osé imaginer dans le scénario le plus noir d'un de mes romans !

Ce n'est pas pour elle, mais pour les autres, que Martine, poussée par Mireille, a souhaité que son histoire soit écrite... une histoire qu'elle s'est mise à me raconter avec des mots d'extrême souffrance, en un récit cependant dépouillé de toute haine...

Alors, j'ai accepté de l'aider.

\*\*\*

Martine témoigne dans ce livre pour tous ceux dont les enfances ont été broyées et qui s'enferment dans un monde secret, celui de la honte et du désespoir de n'avoir pas été aimés.

Elle le fait pour que s'ouvrent les yeux de ceux qui refusent de voir les souffrances des enfants et des jeunes, de ceux qui n'osent pas leur tendre la main et leur ouvrir le cœur.

Elle le fait pour montrer que seul le pardon peut aider à la reconstruction d'une vie blessée par un autre... ce pardon qu'elle a réussi à offrir à sa mère.

Elle le fait pour redonner l'Espérance et témoigner que Dieu peut intervenir dans toute situation difficile ou impossible à supporter et qu'Il rejoint ainsi l'homme dans l'intimité de son existence, même la plus misérable.

Elle le fait enfin pour que le lecteur puisse apercevoir cette lumière d'Amour divin qui peut éclairer toute vie, comme elle éclaire maintenant la sienne.

Élisabeth Bourgois

## Avant-propos

*Élisabeth m'a demandé : « Quelle était la couleur des yeux de tes parents ? »*

*Je l'ai regardée, étonnée : « La couleur de leurs yeux ?... Je... je ne sais pas. »*

*Et pourtant si, je le savais.*

*Ceux de ma mère étaient aussi noirs que ses sentiments envers moi. Ceux de mon père étaient aussi transparents que l'indifférence qu'il me manifestait.*

*J'ai vécu malheureusement comme tant d'autres gamins une enfance habillée de cris et de violence, une enfance de peur au cœur de chaque heure du jour et surtout de la nuit, quand une main maternelle venait, sans raison, me frapper.*

*J'ai vécu la honte d'être battue, submergée par un profond sentiment de culpabilité.*

*J'ai vécu, comme d'autres ados, la chute dans l'enfer de la solitude au milieu d'un monde d'adultes qui voyaient en moi*

*un outil pratique à utiliser, un objet encombrant à rejeter ou un corps à écraser.*

*J'ai vécu l'espoir du bonheur dans la création d'un couple, sans imaginer qu'il est impossible de mettre la paix dans un cœur encombré de haine et de peur.*

*J'ai vécu la panique d'être une mère... reflet de ma mère. Une mère qui avait amputé ma vie de femme en inscrivant en moi, avec violence, l'horreur de la maternité.*

*Mais je vis aujourd'hui le miracle d'une Paix qui remplit mon être jour après jour, comme une goutte de rosée qui abreuve mon cœur asséché.*

*J'ai quarante-neuf ans, l'âge où ma mère s'est éteinte à jamais, le corps détruit par l'alcool. L'âge où, sur sa tombe, j'ai réussi à lui pardonner. L'âge où je veux offrir aux autres ces incroyables fleurs d'Amour que j'ai enfin reçues, pour en disséminer le pollen à tous, surtout aux adolescents qui sont amputés de l'innocence et de la beauté de leur jeunesse et se taisent, honteux de leurs souffrances. Et je veux qu'ainsi, mon cri brise le carcan du martyr silencieux de tant d'enfants innocents.*

*Alors, bien modestement, je vous offre ici mon histoire.*

*Qu'elle soit, pour vous, signe d'Espérance.*

Martine

*Tout est vrai dans ce récit, tout, même ce qui est le plus horrible. J'ai cependant voulu modifier le prénom des membres de ma famille, par respect pour leur propre histoire, même si elle est intimement liée à la mienne.*

*J'espère que rien ne viendra les blesser s'ils lisent ce texte, car ce serait bien involontaire de ma part et j'en serais vraiment désolée.*

## La honte d'être une fille

Je suis née le 6 septembre 1961 à Rouen. Une date qui ne signifie rien et tout le monde s'en fout.

Ma mère n'était guère heureuse de se retrouver enceinte seulement neuf mois après la naissance de son premier fils, Bernard. Mais le comble du malheur, pour elle, fut non seulement la césarienne qu'elle dut subir pour me faire sortir d'elle, mais surtout le paquet qu'on lui mit dans les bras à son réveil : une fille. Moi.

Ma mère n'a jamais aimé les filles, surtout la sienne, et je n'ai jamais compris pourquoi.

Nous habitons une petite maison modeste au fond d'une impasse tranquille, à Sotteville-lès-Rouen. Je n'ai aucun souvenir de ma petite enfance. Rien. Ni en joie ni en peine ni en événements un peu extraordinaires... J'ai retrouvé par hasard deux photos, rares épaves de ma jeunesse. J'y ai découvert une petite fille blonde fixant

timidement l'objectif d'un photographe... c'était peut-être moi.

Ma vie s'est mise à tanguer dangereusement quand j'ai eu sept ans, en 1968. C'était ma révolution à moi : nous avons quitté cette maison pour une HLM à Rouen. Cela aurait dû être un mieux-être et ce fut le début d'un calvaire.

Mon père partait toute la semaine sur les routes au volant de son camion, il travaillait pour les BTP. Comme tous les routiers, sa seule distraction se réduisait aux rencontres qu'il pouvait faire dans les divers restos et cafés. Il aimait manger et boire, en commençant par le casse-croûte du matin entre bière, vin et café-calva ! Sans pratiquer d'autre sport que le fait de grimper dans la cabine de son camion ou de tourner son volant, il avait attrapé un bel embonpoint accentué par sa petite taille. Qu'il soit là ou pas, je m'en rendais à peine compte, à l'époque. Il apportait sa paie le vendredi soir, se lavait, mettait ses charentaises et s'affalait devant la télé en attendant l'heure du repas. Une seule chose comptait pour lui : avoir la paix. Il était costaud, mais étrangement transparent. Il ne disait pas grand-chose, ne lisait que le journal, surtout les résultats de rugby, n'avait ni religion ni opinion politique. Sa seule passion pouvait se résumer dans le tiercé du dimanche matin au bistrot du coin... Un lieu où évidemment on « arrose » ça avec les copains ! Mon père ? Je ne sais pas vraiment qui il était. Il n'était pas méchant, pas gênant... Je savais qu'il existait, mais qu'il soit là ou pas, c'était pareil... Il était fuyant face aux petites ou aux grandes choses de la vie.

Ma mère, elle, c'était autre chose. Grande et mince, elle avait été une jolie femme, aux longues jambes fines. Les cheveux courts, elle était l'homme de la maison, bien qu'elle n'ait jamais porté de pantalons ! Très autoritaire, elle ne s'exprimait qu'en criant, comme si les décibels qu'elle émettait la rassuraient. Elle était jeune quand sa propre mère mourut d'un cancer à quarante-deux ans, la laissant ainsi à la tête d'une fratrie de cinq enfants dont elle dut s'occuper. Je reconnais à ma mère au moins une qualité, celle, quand j'étais petite, de bien tenir son foyer. C'était quelque chose qu'elle avait toujours su faire. L'appartement était propre et rangé, ce qui dut influencer favorablement la DDASS quand elle leur fit une demande pour être nourrice agréée.

Nourrice agréée ! Ma mère ! C'était incompréhensible et même surréaliste : ma mère reconnue officiellement et administrativement comme une « bonne mère ». Il est vrai que les gens l'aimaient, la respectaient, l'admiraient et trouvaient qu'elle élevait bien ses enfants.

Pourtant, c'est la même femme qui allait peu à peu prendre plaisir à me « cracher à la gueule » et à se conduire envers moi comme une bête sauvage ne l'aurait jamais fait avec ses petits !

Dans la journée, elle gardait donc des enfants. Il y en avait toujours chez nous, des garçons de préférence. C'était un complément de salaire non négligeable et elle semblait aimer cela, étant attentive, à sa manière, au bien-être des enfants qui lui étaient confiés. Ils étaient propres et nourris. Son rôle n'allait pas beaucoup plus



loin ! Je ne l'ai jamais vu jouer avec l'un d'eux ni leur lire une histoire. Ces enfants étaient relativement sages, tant elle leur faisait peur : à la moindre bêtise, au plus petit caprice, ses hurlements fusaient et les pauvres petits se recroquevillaient sur eux-mêmes sans oser bouger davantage.

Mais un jour, les choses changèrent. C'était le 24 août 1968. Elle ramena, de la pouponnière de Rouen, un petit garçon de neuf mois, abandonné à la naissance, Jacques. Il était maigre et fragile. Penchée sur son berceau, je n'ai pas vu un bébé, mais un enfant qui prenait soudain ma place, car il allait rester avec nous nuit et jour, comme un frère. Pourquoi lui apportait-elle tant d'attentions et de soins, alors qu'elle n'avait avec moi que des gestes brutaux et des paroles dures ?

– Range ta chambre ! Va chercher ça ! Ramasse tes affaires ! Tu m'énerves ! Tais-toi ! Fiche le camp !...

Je me sentais en trop, presque honteuse de ce que j'étais : une simple fille. Mon frère Bernard était toujours aussi aimé d'elle qui était également attentive aux besoins du bébé... mais moi ? Je me sentais gênante, incapable de répondre efficacement et rapidement à tous les ordres qu'elle me lançait à la figure sitôt mon retour de l'école. Je ne faisais jamais rien de bien, j'étais toujours en retard, ou trop gourde, ou idiote... J'étais si effrayée de ne pas lui plaire que j'accumulais les maladroites, cassant de la vaisselle ou oubliant le lait sur le feu !

La jalousie s'empara de moi et je fis de véritables crises de nerf quand elle m'abandonnait à l'école comme un

sac encombrant pour retourner à la maison et s'occuper du bébé. Parfois, elle ne réussissait pas à retenir la gifle indispensable, selon elle, pour me calmer. La joue en feu, furieuse, honteuse, malheureuse, je ravalais mes larmes et essayais d'oublier ma peine en écoutant les professeurs. Eux au moins étaient gentils.

Et bizarrement, malgré toutes les violences que je subissais de plus en plus de la part de ma mère, je travaillais bien et les résultats scolaires en 6<sup>e</sup> et au début de ma 5<sup>e</sup> me valurent plusieurs fois encouragements et félicitations des professeurs du collège Albert Camus de Rouen. C'étaient pour moi de véritables cadeaux de douceur, même si mes parents s'en foutaient.

Nous étions au dernier trimestre de ma 5<sup>e</sup> quand nous avons déménagé une fois de plus, dans une HLM toute neuve. J'avais douze ans et on m'a forcée à changer de collège en cours d'année, ce qui fut l'horreur. J'étais totalement perdue avec des méthodes d'enseignement différentes de ce que j'avais connu jusqu'à présent, et au milieu d'élèves pour qui j'étais une étrangère. Les notes chutèrent en quelques jours et tout le monde découvrit, comme une évidence, que je n'avais aucun avenir scolaire, ce qui semblait faire particulièrement plaisir à ma mère qui voulait reproduire avec moi ce qu'elle avait vécu. Au lieu d'essayer de comprendre mes subites difficultés et de m'aider, elle jubilait.

– Tu seras employée de maison à seize ans, comme je l'ai été. Tu es trop gourde pour faire des études, me dit-elle un jour avec une satisfaction non dissimulée.